Numéros 15-16 2e semestre 1973

REVUE
DE
L'OCCIDENT MUSULMAN
ET DE LA MÉDITERRANÉE

Extrait
des Mélanges Le Tourneau

Aix-en-Provence

CONTRIBUTION DES MUSULMANS MÉDITERRANÉENS A LA SCIENCE HISTORIQUE

par Muhammad HAMIDULLAH

La Méditerranée a été, pendant de longs siècles, un lac musulman – elle l'est encore en partie aujourd'hui – l'Afrique septentrionale depuis l'Egypte jusqu'au Maroc, l'Andalousie, la Provence, l'Italie du Sud, les Balkans, la Turquie, la Syrie, le Liban, sans parler de la Palestine, viennent immédiatement à l'esprit.

Las Arabes étaient un peuple méditerranéen déjà avant l'Islam. Les Amalécites, originaires du Yémen, se trouvaient en Palestine dès avant Moïse. Du temps de St-Paul, il y avait des rois arabes dans une région aussi septentrionale que Damas (cf. II, *Cor.* XI, 32). Les Ghassân se sont substitués aux d'Uj'um dans la même région, à l'époque de Décius du troisième siècle. (cf. Ibn H'abîb, *al-Muh'abbar, 370-372).*

L'Islam s'est solidement installé en Palestine déjà du vivant du Prophète Muhammad (569-632) : Non seulement Ailah (Eilat), mais même Jarbâ' et Adhruh' (au delà de Ma'ân) avaient conclu des pactes avec le Prophète, pour se rattacher à l'Etat musulman (Hamidullah, *Documents sur la Diplomatie musulmane à l'époque du Prophète et des Khalifes orthodoxes,* N° 18-20). De même, le gouverneur byzantin de Ma'ân et de Balqâ' avait embrassé l'Islam, si bien qu'Héraclius le punit de mort par crucifixion, pour cette "trahison". (Le même n° 24 ; Ibn Hichâm, 958 ; Ibn Sa'd, 1/ii, 31). Nos auteurs parlent de la conversion d'un certain prince ghassânide de Damas, à l'Islam, à la même époque. Abû Bakr et 'Umar, qui succédèrent au Prophète, achevèrent l'Islamisation de la Méditerranée depuis la Syrie jusqu'à la Libye ; le 3e calife, 'Uthmân occupa même une partie de l'Andalousie, en l'an 27 H./647, comme nous l'assurent at'-T'abarî (*Ta'rîkh,* I, 2817), al-Balâdhurî (*Futûh',* 408), Gibbon *(Decline and Fall of the Roman Empire,* V, 555) entre bien d'autres.

L'Islam naquit à la Mecque en 609 (et non 610, cf. à ce propos ma communication au Congrès International des Orientalistes à Ann Arbor, publiée intégralement dans le *Pakistan Historical Society Journal,* 1968, XVI, 1-18, 213-219, sous le titre "The Nasi', the Hijrah Calendar and the Need of Preparing a New Concordance of the Hijrah and Gregorian Eras" and "The Concordance of the Hijrah and Christian Eras for the Life-Time of the Prophet" ; puis les deux dans l'*Islamic Review,* Woking, 1969, LVII, February, p. 6-12). On sait que les

Mecquois avaient obtenu des chartes, de Léon Ier, souverain byzantin, pour pouvoir fréquenter les marchés de la Syrie-Palestine, et ils allèrent parfois jusqu'à Ankara. (cf mon article dans les *Mélanges Massignon,* II, 293-311, sous le titre "Al-Ilâf ou les rapports économico-diplomatiques de la Mecque pré-islamique" ; pour Ankara, voir Ibn Sa'd, I/i, p. 43, ligne 17). Ce sont ces Mecquois qui se sont mis à la tête des Arabes, pour régner sur la partie méditerranéenne des trois continents, et pour diriger le mouvement intellectuel des Musulmans de cette région. Pour mieux apprécier leur contribution lors de l'Islam, il serait utile de rappeler leurs notions historiographiques d'avant l'Islam.

L'histoire à la Mecque

Deux faits retiendront surtout notre attention :

La Cité-Etat de la Mecque avait un Conseil de Dix oligarches héréditaires, pour gouverner la ville. Un de ces "ministres" occupait les fonctions de *"safîr-munâfir".* Ibn al-Kalbî (voir mon ouvrage *Le Prophète de l'Islam, sa vie et son œuvre,* II, 527) précise à ce propos que "s'il y avait une guerre entre les Mecquois et les étrangers, on l'envoyait comme représentant plénipotentiaire pour toute négociation ; et s'il y avait une contestation ou une étude comparative des mérites avec une autre tribu, c'est toujours lui qu'on envoyait comme avocat, et l'on acceptait tout ce qu'il acceptait". Ce haut fonctionnaire devait donc connaître bien l'histoire de son peuple ainsi que celle des autres Arabes, pour s'acquitter de sa tâche ; et il était, pour ainsi dire, le ministre de l'histoire nationale et internationale, à la Mecque.

Deuxième fait. Ibn Hichâm (p. 191 et 230) rapporte que toutes les fois que le Prophète s'adressait aux assemblées des Mecquois, et qu'il leur racontait les histoires des anciens prophètes pour s'appuyer, un certain an-Nad'r ibn al-H'ârith lui succédait pour leur raconter les récits des rois de la Perse et les exploits légendaires de Rustam et d'Isfandyâdh (sic), puis leur disait : "En quoi Muh'ammad est-il meilleur que moi ? Il ne raconte que les contes des anciens qu'il a écrits comme j'ai écrit ces autres histoires".

On apprenait en outre de longues chaînes généalogiques, avec des données biographiques ; et lors des veillées nocturnes dans leurs clubs, on parlait aussi des *aiyâm al-'arab,* récits des guerres tribales des Arabes en général.

Apport coranique

Le Coran est plein d'allusions à l'histoire ancienne des prophètes, des rois et des peuples. On sait que l'Islam ne se déclare point comme une religion nouvelle, mais seulement comme la rénovation de la religion éternelle, apportée par Adam et d'autres prophètes après lui. Le résultat est que le Coran a inculqué à l'esprit des Musulmans la notion de la continuité et de l'universalité de la Religion. Le Coran (I,1) parlera de Dieu comme "Seigneur des mondes", et jamais de "Dieu des Arabes", ou même "Dieu des Musulmans". Comme nous allons le voir, lorsque les Musulmans entreprendront les toutes premières tentatives de rédiger leur histoire, il la commenceront non pas par Muh'ammad, mais par Adam ! Noë, Abraham, Moïse, Jésus etc. seront leurs prophètes et non pas des étrangers.

Début de l'historiographie

Le Hedjaz était un pays illettré. Islamisé par le Prophète, le peuple devait s'occuper tout d'abord du seul livre disponible dans leur langue, le Coran, en le commentant, et du H'adîth. Nous avons vu que le Coran est riche en allusions historiques, et ses commentaires devaient développer ces thèmes. Le H'adîth, c'est-à-dire le récit de ce que le Prophète a dit, fait ou toléré, devait être codifié par les témoins de la première heure, et ils n'y ont pas manqué. Plusieurs Compagnons du Prophète ont commencé à rédiger quotidiennement ce qui leur semblait important dans le comportement du maître ; beaucoup plus nombreux sont ceux qui y ont pensé après la mort du Prophète. Dans l'état actuel de nos connaissances, non moins d'une cinquantaine de Compagnons ont rédigé par écrit leurs mémoires sur le H'adîth. Qu'est-ce que le H'adîth sinon l'histoire du début et de la base de l'Islam. Le plus grand spécialiste du H'adîth, al-Bukhârî nomme son recueil "Court et authentique recueil, avec indication exhaustive des sources, sur les affaires de l'envoyé de Dieu et de son époque". Nous n'en parlerons pas davantage ici. (Voir en général, A'zami, *Studies in Early Hadith Literature).*

Les toutes premières tentatives des Musulmans méditerranéens pour l'historiographie nous montrent un but plus utilitaire que scientifique. Ainsi nous parle al-Mas'ûdî :

"L'usage constant de ce prince (le calife Mu'âwiya) était de donner cinq fois audience dans l'espace de 24 heures. . . à l'appel de la prière de nuit, il se rendait à la mosquée, et après cette prière on laissait entrer ses courtisans, ses favoris, ses vizirs et les officiers de sa maison. Les vizirs travaillaient avec lui, pendant les premières heures de la nuit. Un tiers de la nuit était consacré à la lecture de l'histoire (ancienne) des Arabes, de leurs journées célèbres ; à celles des peuples et des rois étrangers, de leur politique et de leur biographie, leurs guerres, leurs stratagèmes, leur système de gouvernement, en un mot, tout ce qui forme l'histoire du passé. Puis on lui apportait. . . (le repas). Après quoi, il allait dormir pendant un tiers de la nuit. A son réveil, il se mettait sur son séant, et se faisait apporter les archives renfermant les biographies des rois, leur histoire, leurs guerres, les secrets de leur politique ; des pages (= fonctionnaires) étaient spécialement chargés de cette lecture, ainsi que de la conservation de ces documents. Chaque nuit il écoutait plusieurs fragments d'annales et de recueils historiques ou politiques. Ensuite il allait réciter la prière du matin. . ." (*Prairie d'or,* V, 73-78).

Ce même calife avait fait rédiger l'histoire des antiquités yéménites par le plus grand connaisseur yéménite de l'époque, 'Abîd ibn Charyah. Il s'agit évidemment de l'histoire pré-islamique de la région la plus civilisée de l'Arabie, dont certains rois avaient pu étendre leur empire jusque dans l'Iraq et la Syrie, aux dépens des empires sassanide et byzantin. (Cf. Olinder, *The Kings of Kinda of the Family of Akil al-Murar,* Lund, 1927).

Universalité et continuité

Ibn Ish'âq (m. 151 H./768), natif de Médine mais qui a parfait sa formation intellectuelle en Egypte, nous donne une nouvelle dimension islamique. Quand le calife 'abbâside al-Mans'ûr lui demanda de rédiger une histoire pour que le prince

héritier puisse s'instruire, l'auteur apporta quelque temps après un trop gros volume, intitulé "Le livre du début de la création, des prophètes, de la mission de Muh'ammad et de ses guerres ainsi que des califes". En effet ce fut une histoire depuis Adam jusqu'à l'époque d'al-Mans'ûr lui-même. Le calife prit le livre pour le mettre dans la bibliothèque royale, puis de dire à l'auteur. "Mon fils ne lira pas ça, rédige un abrégé". Ce qui fut fait. (cf mon article "Muhammad ibn Ishâq the Biographer of the Prophet", dans *Pakistan Historical Society Journal,* 1967, XV, 79-100).

Nous voyons ainsi que pour un historien musulman, l'universalité et la continuité étaient des préoccupations fondamentales, chose qui ne sera jamais perdue de vue par ses successeurs. Ainsi at'-T'abarî, qui commencera sa monumentale "Histoire des prophètes et des rois" par la discussion de la notion du temps, pour la faire suivre de la description de la création depuis avant Adam. Il a consacré tout un volume de cet ouvrage aux rois de l'Iran, avant de parler de la naissance de Muh'ammad. On poussera cet universalisme de plus en plus, avec l'accumulation chaque jour plus grande des connaissances. Déjà al-Mas'ûdî dépasse at'-T'abarî de loin. Quant à Rachîduddin Khân, il parlera non seulement des prophètes et des califes, mais aussi des papes, des souverains de Rome, de Byzance, de l'Iran, de la Chine, de la Mongolie, et tout cela sur la base des sources en provenance des pays visés. Il y eut même des illustrations des souverains, dans cet ouvrage qui est en cours de publication.

Assurance de l'authenticité

L'histoire ne doit pas être légende, encore moins roman inventé de toutes pièces par l'imagination de l'auteur. Dans l'antiquité, on faisait foi à l'auteur. Demander la preuve d'une affirmation, ce fut jadis le monopole des tribunaux de justice. L'orientaliste allemand, Alois Sprenger – qui s'est beaucoup occupé des sources citées par les écrivains musulmans et qui a édité le ms d'al-Is'âbah sur le sujet par Ibn H'ajar d'Ascalon – semble être le premier en Occident à constater que les Musulmans ont été les premiers à appliquer ce principe à l'histoire aussi. Et c'est le fait le plus saisissant chez eux. Car ils ne décrivent pas un fait en sa totalité, dans un paragraphe, comme la suite ininterrompue des éléments constitutifs de ce fait, mais comme le dossier d'un juge de tribunal, qui enregistre chaque témoignage séparément. En effet, les histoires d'Ibn Ish'âq, d'At'-T'abarî et d'autres comportent une suite d'innombrables récits, chacun de quelques lignes seulement, et chacun précédé d'une citation exhaustive des sources : non seulement le nom du maître (ou rapporteur) dont notre auteur a reçu la connaissance d'un fait, mais les sources de ce maître et les sources antérieures jusqu'au témoin oculaire de l'évènement. Si un Compagnon du Prophète racontait un fait à ses élèves, il lui suffisait de dire : j'ai été présent quand le Prophète a dit ou fait ou tacitement approuvé tel fait. Mais dans la deuxième génération, le maître disait : J'ai entendu tel Compagnon du Prophète disant qu'il avait entendu le Prophète dire telle et telle chose (et non pas simplement : Le Prophète a dit . . .). Dans chaque génération suivante, la chaîne des narrateurs successifs grandissait. Chez at'-T'abarî, auteur du 3e siècle de l'Hégire, il y a normalement six à sept noms dans la citation des chaînes des narrateurs de chaque récit de quelques lignes.

De très bonne heure, on commença la rédaction des dictionnaires biographiques des narrateurs, précisant surtout l'époque du savant, les noms de ses maîtres ainsi que de ses élèves, puis, s'il avait eu bonne mémoire, s'il était réputé homme digne de confiance, et scrupuleux non seulement en matière de science mais aussi dans le comportement de sa vie en général, bref tout ce qui est nécessaire pour contrôler l'authenticité de la chaîne même des narrateurs successifs et continus, laissant le soin de la critique littéraire au lecteur ; on indiquait aussi s'il y avait, ou non, anachronisme ou contradiction avec les autres récits sur le même sujet, et ainsi de suite. En effet, il arrive que des historiens comme at'-T'abarî et autres citent plusieurs récits différents, et parfois même contradictoires, en donnant ensuite leur propre avis. Tout est distinct, et le lecteur sait quoi vient de qui.

Réforme du calendrier

Chaque peuple a son ère et, chez d'aucuns, chaque souverain a la sienne. Les Arabes pré-islamiques, les Mecquois surtout, avaient eu un calendrier luni-solaire, où l'année lunaire connaissait l'intercalation périodique pour égaler l'année solaire. Les mois et le jour de l'an étaient les mêmes partout, comme il paraît, mais pas le début de l'ère : on dirait qu'il y avait autant d'ères que de tribus, et pire encore. La même tribu changeait, de temps à autre, l'évènement dont elle datait son ère, si l'évènement plus récent était considéré plus important que l'ancien : disette, guerre, mort d'un héros, etc. A la Mecque, on a connu au moins quatre ères différentes pour le comput du temps ; et une des dernières était l'Ere de l'Eléphant, en souvenir de l'invasion abyssine, où il y avait un éléphant, contre la Mecque, en date de 569 de l'ère chrétienne. Ce fut aussi, traditionnellement, l'année de la naissance du Prophète.

Mais, immigrés à Médine, les Musulmans commencèrent à dater de l'émigration, c'est-à-dire de l'Hégire. En l'année 10 H., le Coran réformera le calendrier, en abrogeant l'intercalation et en instaurant une année purement lunaire, qui est plus courte de 12 jours environ, par rapport à l'année solaire. Le Prophète sépara la perception des impôts agricoles des autres devoirs périodiques. (Et c'est en l'an 16 de l'Hégire que le gouvernement islamique adopta cette ère officiellement, et elle continue toujours).

Ce fut une réforme, il n'y a pas de doute. On ne signalera ici que deux de ses avantages :

1. En 33 ans solaires, le ministre des finances encaisse 34 impôts annuels, sans que personne s'en aperçoive. Certes on payait aussi les salaires pour 34 ans, mais tous les revenus de l'Etat ne sont pas engloutis par les salaires de ses employés. Comme les impôts fonciers étaient séparés des autres impôts – on les percevait lors des récoltes et non dans un mois fixe de l'année – cette méthode avait l'avantage additionnel suivant : les trésors publics sont normalement à court d'argent vers la fin de l'année fiscale. Mais le trésor public musulman était alimenté par des recettes à des époques différentes : l'impôt commercial et l'impôt sur les épargnes par exemple selon l'année lunaire, et l'impôt agricole selon l'année solaire.

2. Comme il n'y a pas de séparation entre la mosquée et la citadelle (l'Eglise et l'Etat, si l'on veut), l'année lunaire était plus favorable à la pratique du culte : prières, jeûnes, pèlerinages, etc. Le soldat musulman s'habituait à la privation de manger-boire, tour à tour, dans toutes les différentes saisons de l'année, parce que le mois de jeûne, Ramadân, tombait tour à tour dans chacune d'elle.

Différentes branches d'histoire

La vie et l'œuvre du fondateur d'une religion est – et doit être – la chose la plus importante pour les fidèles de cette religion. Les Musulmans ne font pas exception. Mais ce qu'ils ont fait en sus de ce qu'ont fait les autres c'est qu'ils ont conservé non seulement le Livre que le fondateur leur a laissé, en tant que base et résumé de ses enseignements, – à savoir le Coran, parole de Dieu, révélée à Son messager Muh'ammad – mais aussi le H'adîth, appelé également *Sunnah.* Ces synonymes signifient le recueil des récits mentionnant ce que le Prophète a dit, ou fait, ou toléré chez ses fidèles au moyen d'approbation tacite. Cette littérature est distincte du Coran ; et elle le complète. Si le Coran se tait sur un point, on se réfère au H'adîth ; si le H'adîth n'en parle pas non plus, on déduit la loi par raisonnement analogique, etc. Le Prophète s'est lui-même occupé de la codification du Coran – (voir l'introduction de ma traduction française du Coran) – mais non de la description de son propre comportement : ce sont ses disciples qui en ont pris l'initiative, et un nombre considérable d'entre eux ont laissé leurs mémoires. Une demi-dizaine semble avoir commencé à noter quotidiennement le H'adîth, du vivant même du Prophète ; et ceux qui ont pensé à la codification de leurs connaissances par écrit, après la mort du Prophète, sont beaucoup plus nombreux : on en a trouvé l'indication d'au moins une cinquantaine. Et ceux qui ont fourni des renseignements par voie orale dépassent tout dénombrement. Un spécialiste de l'époque classique affirme : les Compagnons qui ont laissé chacun au moins un récit sur le Prophète sont plus de cent mille. (Voir pour ces détails, l'introduction de mon ouvrage anglais *"Sahîfah Hammân ibn Munabbih . . . together with an Introduction to the History of the Early Compilation of the Hadîth").* Si le nombre des narrateurs dépasse cent mille, le nombre des convertis à l'époque du Prophète doit être d'au moins un million, dont cent quarante mille étaient présents à la Mecque lors du dernier pèlerinage du Prophète.

Cette littérature du H'adîth est la matière première de l'histoire de l'époque du Prophète. Le titre de l'ouvrage d'al-Bukhârî, dont on a parlé plus haut, est significatif, à ce propos. Il faut distinguer le H'adîth de la *sîrah* ou ouvrages de biographie à proprement parler du Prophète de l'Islam, dont les plus anciens datent de l'époque des Compagnons du Prophète.

Quinze ans seulement après la mort de Muh'ammad, les Musulmans régnaient sur trois continents, Europe, Asie, Afrique. Les récits de ces conquêtes-éclair et des événements non militaires ne manquaient pas, et nous avons déjà signalé que l'universalité et la continuité les caractérisent. Mais en sus de ces histoires générales, il y a d'autres genres de productions assez particulières.

Il y a des livres de généalogies. Les Arabes s'y intéressaient depuis toujours, et chaque individu connaissait par cœur les noms de ses ancêtres de dix à vingt

générations. Le Prophète avait recommandé d'enseigner aux enfants leurs généalogies. Le calife 'Umar eut besoin de les codifier, pour la distribution des pensions de son *Diwân.* Beaucoup d'auteurs s'y sont intéressés de bonne heure. Les parentés expliquent souvent la raison cachée du comportement des personnages politiques ou autres, et l'on peut dire que ce genre de littérature est unique chez les Musulmans, surtout d'origine arabe.

Il y a des histoires des villes, comme de la Mecque, Médine, Damas, Bagdad, Basrah, Kûfah, Nisâbûr, Haleb, Safad et d'innombrables autres villes. Il y a des dizaines d'ouvrages sur une même ville. On donne d'abord l'histoire de la fondation de la ville et de son passé, puis il y a les biographies des célébrités de cette ville. Signalons ici seulement le *Ta'rîkh Dimachq* (histoire de Damas) par Ibn 'Asâkir, en plus de vingt volumes, et qui attend toujours son édition complète.

Les biographies constituent une autre branche importante. Parfois c'est la biographie d'un individu, et parfois les dictionnaires biographiques de différents genres : dictionnaires des célébrités en général (alphabétiques ou selon les années de leur mort), ceux des célébrités d'une profession, d'une ville, d'une époque, etc., évidemment avec des suppléments au cours des siècles.

Les récits de voyages sont aussi très anciens, surtout pour le pèlerinage de la Mecque ; on en attribue un à l'imâm ach-Châfi'î, aussi. Les plus connus proviennent du Maghrib, par Ibn Jubair et Ibn Battûtah dont on dispose même des traductions françaises.

Les encyclopédies ne sont pas moins importantes dans le domaine historique. Des ouvrages d'al-Mas'ûdî et d'Ibn Fadlallâh al-'Umarî, par exemple, nous savons maintenant quelles furent les tentatives successives faites par les Musulmans de Lisbonne etc. pour découvrir l'autre bord de l'Atlantique, et l'occupation effective du Brésil par les Musulmans de l'Afrique occidentale, Berbères brazils (c.-à-d. de la tribu de Birzâlah) et Sénégalais surtout. (cf. mon article "les Musulmans en Amérique d'avant Christophe Colomb", dans *France-Islam,* Paris, 1968, N° 11-14).

La géographie a fasciné les Musulmans de très bonne heure, car il fallait aller à la Mecque, en pèlerinage, à partir de tous les points de la terre, et les Musulmans se trouvaient, déjà du temps du calife 'Uthmân, dans les trois continents du vieux-monde, depuis la Chine jusqu'au Maroc et l'Andalousie. Il est intéressant de signaler que, selon les géographies musulmanes les plus anciennes qui nous soient parvenues, "il y a unanimité à reconnaître que la terre est sphérique, se trouvant dans l'espace comme le jaune de l'œuf dans la coquille". On a déjà publié la mappemonde, remarquablement correcte, d'al-Idrisî de Sicile, mais, hélas, pas encore en totalité sa géographie.

Philosophie de l'histoire

Nous nous bornerons à la mention de deux auteurs espagnols, Sâ'id al-Andalusî (m. 1070) et Ibn Khaldûn (m. 1406).

Dans son *T'abaqât al-uman,* Sâ'id étudie les raisons du progrès et de la chute des peuples. Ses remarques sur les habitants de la Scandinavie ont amusé notre contemporain Philippe K. Hitti des Etats-Unis (cf. son *History of the Arabs,*

p. 526-527) : "puisque le soleil ne jette pas ses rayons directement sur leurs têtes, le climat de leur pays reste froid, et l'atmosphère, nuageuse. Par conséquent, leurs comportements sont aussi devenus froids, leur humeur, rude, cependant que leur taille devient élevée, leur complexion (teint), légère (blonde), et leurs cheveux, longs. Il leur manque l'acuité de la compréhension et la pénétration de l'intellect, cependant que la stupidité et la folie prévalent chez eux". Nous nouş excusons auprès de nos lecteur pour cette citation, sur les notions des anciens.

Le nom d'Ibn-Khaldûn n'a aucun besoin d'introduction. Il semble être le premier à inaugurer une nouvelle science, celle de la sociologie. Beaucoup de ses opinions sont encore valables. Comme toute œuvre de pionnier, il n'y a ni maturité ni absence d'erreurs de jugement, mais cela n'empêche pas qu'il réalise dans les circonstances politiques extrêmement difficiles de son époque, une approche nouvelle de la science historique, inaugurant ainsi les temps modernes que nous vivons.

Il ressortira de ces quelques exemples que la contribution des Musulmans méditerranéens, au domaine de l'histoire, n'est pas négligeable.

Muhammad HAMIDULLAH
Collège de France, Paris